

FAIT DIVERS

— Madame, vous n’auriez pas une petite pièce ?

Elle est là, devant moi, à la sortie du supermarché. Une espèce de walkyrie, vêtue d’un vieux jean et d’un long pull râpé, qui me domine d’une bonne tête et me barre la route. Il y a, en elle, quelque chose de terrible et de fascinant à la fois, sans doute à cause de sa taille mais peut-être aussi de son visage : une face blafarde dans laquelle cohabitent un regard fiévreux et une bouche au pli arrogant.

Cette déesse guerrière de la Misère suscite en moi un curieux malaise, gêne mêlée de compassion, et j’oscille, un instant, entre le rejet et la tentation de faire l’aumône mais l’inquiétude l’emporte :

— Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi passer !

Je m’aperçois que j’ai crié. Des passants se retournent. Pourquoi cette réaction folle et disproportionnée dans une situation somme toute banale de nos jours ? Il me semble soudain que tout le monde me regarde et me juge. Je fuis, les larmes aux yeux, le visage en feu. J’ai honte de mes nerfs si fragiles et de l’égoïsme que je viens de manifester.

Quelques jours plus tard, l’incident refait surface avec une acuité particulière. Seule à la maison, ce matin-là,

NOS DOULEURS SONT DES ÎLES DÉSERTES

je vaque à de banales tâches ménagères lorsque retentit la sonnette de l'entrée. Je ne peux réprimer un sursaut de surprise lorsque la porte ouverte me dévoile ma visiteuse : c'est elle, ma walkyrie.

Nos regards se croisent. M'a-t-elle reconnue ? Je n'en suis pas sûre mais je sens à nouveau mon visage s'empourprer et, tandis que je saisis machinalement le journal qu'elle me tend, les mots sortent malgré moi, avant même que j'aie conscience de ce que je dis :

— Vous voulez boire un café ? Je viens d'en faire. Il est encore chaud... Venez...

Son visage ne manifeste aucune expression mais elle entre et me suit dans la cuisine.

— Asseyez-vous. Voilà le sucre. Il y a aussi des biscuits. Servez-vous.

Qu'est-ce qui me pousse tout-à-coup à agir de la sorte ? Pitié ? Culpabilité ? Je ne saurais le dire. Je parle un peu trop vite, je m'agite fébrilement, moi-même étonnée et, peut-être, un peu effrayée par l'étrangeté de cet instant ouvert sur l'inconnu.

Elle n'a toujours pas desserré les dents et je me sens gênée soudain, ne sachant comment combler le silence qui s'installe, lorsqu'elle murmure d'une voix rauque :

— Moi aussi, j'ai un enfant.

Son regard fixe la photo de mon fils, posée sur le buffet.

— C'est aussi un petit garçon ?

— Oui. Il vient d'avoir trois ans. La DDASS me l'a pris...

Elle s'interrompt, la tasse pleine dans sa main levée, les yeux embués de larmes. Et je sens, moi aussi, une boule monter dans ma gorge, des picotements aux coins des

paupières. J'ai, devant moi, une simple femme que la vie a cruellement éprouvée et j'ai le sentiment de m'être conduite comme un monstre.

— Cela vous ferait plaisir de prendre un bain ?

Comment une telle proposition a-t-elle pu m'échapper ? Décidément, je perds la raison. On n'offre pas sa baignoire aux visiteurs et encore moins aux inconnus. Et cependant, ceci me semble tout naturel, en ce moment, et mon invitée ne paraît pas non plus trouver mon propos déplacé. Elle me suit gauchement jusqu'à la salle de bains et m'observe, en silence, tandis que je fais couler l'eau et y verse des sels parfumés. Je n'ai maintenant plus envie de parler. Je la sens un peu anxieuse, je le suis aussi, et je me hâte de sortir pour respecter son intimité.

Je ne parviens pas à m'éloigner totalement. Quelque chose m'attire, malgré moi, vers cette pièce où une femme retrouve un peu de bien-être et renoue avec son corps. J'entreprends de vagues rangements dans la chambre, à l'écoute des bruits voisins, la tête emplie des mots qu'elle a prononcés. Cette femme m'émeut, me fascine et me trouble, éveillant en moi de curieuses résonances.

C'est plus fort que moi, n'y tenant plus j'ouvre la porte de la salle de bains. Elle est étendue dans l'eau mousseuse, les yeux clos, apaisée semble-t-il. La blancheur de ses épaules tranche sur l'eau verte à la surface de laquelle flottent ses boucles rousses et me vient la vision d'une Ophélie préraphaélite qui aurait perdu l'ornementation florale de sa chevelure...

Prenant conscience de ma présence, elle lève vers moi un regard interrogateur. Je m'approche, émue, et je saisis l'éponge. Cette femme qui se baigne là, j'ai soudain envie de la laver, de m'en occuper avec douceur et tendresse,